



Tribune libre : Chris, co-fondateur de l'association EnAct :

Clivage

Blanc/Noir, Nord/Sud, Droite/Gauche, Homme/Femme, Croissance/Décroissance, Economie/Écologie, Néo-libéralisme/économie solidaire... et tant d'autres.

Pour beaucoup un postulat, une vision manichéenne, antagoniste, du monde.

Ceux qui liront cette chronique me connaissent probablement, ou du moins savent quels idéaux m'animent et animent EnAct, il n'est donc pas ici question de convaincre ou d'asséner une vision probablement déjà, en partie, partagée.

Ce qui m'amène à écrire ces lignes est le questionnement d'une communication qui s'étiole, d'un monde qui divise, d'outils et de vecteurs qui enferment dans des schémas de pensées plutôt qu'ils ouvrent.

Déconstruire.

Depuis quelques années maintenant, je déconstruis ma vision du monde. Par choix, parce qu'il me paraît être de plus en plus nécessaire et vital de développer son esprit critique.

Ma vision s'est construite par mon lieu de naissance, mon sexe, ma couleur de peau, mon éducation et mon chemin de vie. Une vision nourrie de dogmes, de croyances, mais aussi de culture traditionnelle et populaire. Abreuvée aussi de pub agressive et ciblée, où les choix de ce que qui me plaît n'est pas de mon libre arbitre, mais implanté à grands coups de courants mercatiques.

Dans mon parcours, c'est finalement la société dans laquelle j'ai évolué qui m'a édifié. Le milieu social et professionnel, les gens qui y gravitent. Je dis par exemple souvent qu'avec deux décennies de finance derrière moi, je suis un enfant du capitalisme.

Je ne dis pas ça ici comme un gros mot. Littéralement biberonné au capitalisme, j'ai grandi et joui de ce système économique qui m'a permis d'acquérir autant un statut social que des biens matériels et immatériels. A l'heure où j'écris ces lignes, j'en bénéficie encore dans le confort de mon chez moi, c'est ce même système qui me permet de m'exprimer librement en ces termes et qui teinte finalement mon discours.

Pour prendre une vision simplifiée à titre d'exemple, ce monde de la finance, occidental et capitaliste, majoritairement masculin, m'a appris les codes pour y mouvoir, y faire ma place, m'a ouvert un réseau qui m'offre toujours une forme de sécurité, une place, un statut.

Quel rapport avec la communication et le clivage me direz-vous ? A mon échelle aussi infime que personnelle, j'en tire ici deux constats :

- 1) Remettre en question le système qui vous a nourri heurte ses membres et ostracise celui qui le questionne.
- 2) Changer de paradigme nécessite un effort constant et vous confronte à une forme de rejet, ou tout du moins de méfiance, d'autres systèmes.

Pour le premier point, quel que soit le lieu ou le moment, le débat ou l'acte qui va à l'encontre des codes du système remis en question, l'effet grégaire est un facteur énorme. Si un membre du groupe se sent attaqué, c'est le groupe lui-même qui est attaqué et répond. Au même titre, l'appartenance, basée sur le respect des normes en place, s'en voit questionnée.

Autre effet récurrent, se retrouver confronté à une version antérieure de soi-même. Le fantôme de son « moi » passé, celui qui adhérerait aux codes et répliquait les règles tacites sans ciller, se voit convoqué par le groupe comme juge et bourreau.

Quant au deuxième point, pour l'illustrer simplement une anecdote : mon voyage en train à la dernière marche pour le climat à Berne. Une expérience qui m'aura, dès l'instant où j'ai pénétré le wagon, plongé dans un univers dont les codes m'étaient inconnus. De l'habillement au phrasé, en passant par les slogans ou les références, tout m'était globalement nouveau. Je me sentais usurpateur, déplacé, alors même que l'inclusion était un des thèmes récurrents. Il m'a fallu reprendre des lectures, me documenter sur les causes et les enjeux, remettre en question mes acquis et surtout, comprendre, changer de regard et parfois même, apprendre à me taire.

J'en viens au cœur de ma réflexion, comment permettre « aux mondes » de se rencontrer et de réapprendre à se parler ? Comment préserver des espaces où toutes et tous peuvent venir avec leurs systèmes de pensée, leurs idéaux et leurs croyances pour en discuter sereinement et avec bienveillance ?

Le débat public, ultra médiatisé et connecté, galvanisé par des vecteurs sponsorisés et débridés (ou contrôlés et bridés), boostés aux algorithmes et de plus en plus infecté par du contenu outrancier, non-sourcé et erroné (voir généré), me fait autant peur qu'il me paraît perdu (à ce titre je recommande vivement le récent essai de Salomé Saqué, cf. plus bas).

À l'heure où l'on trouve, si ce n'est normal au moins accepté tacitement, qu'un pays puisse être partie prenante de deux camps en livrant des armes d'un côté et de l'aide matérielle et humanitaire de l'autre, que des figures à l'influence politique et médiatique qui se chiffrent en centaines de millions de vues, puissent ironiser et tenir des propos aussi fous que « la montée des océans se traduira par plus de propriétés en bord de mer », que l'extrême droite impose sa rhétorique qui divise et fracture la démocratie jusqu'aux portes du pouvoir (ou au pouvoir tout court) chez nos voisins européens, comment réconcilier ? Comment trouver un terrain neutre, sain et serein ? Comment avancer vers plus d'humanité ?

Mes récentes lectures offrent des pistes :

Camille Etienne (Pour un soulèvement écologique - Seuil - Mai 2023) nous invite à affirmer son humanité face à un ordre collectif machinal, à assumer l'impertinence de nous sauver. Elle nous rappelle que les femmes n'ont pas acquis le droit de vote en votant (pour plus de contenu et de réflexions sur ce livre, vous pouvez cliquer sur le lien relatif à notre atelier lecture de notre newsletter).

Salomé Saqué (Résister - Payot - 2024) quant à elle nous pousse à être créatif dans la résistance aux idéaux d'extrême droite, elle nous dit que la démocratie ne se joue pas que dans les urnes, mais qu'elle est aussi un engagement citoyen au quotidien (manifestation, investissement associatif, choix de consommation, partage d'information, mode de vie...). Elle milite pour créer de nouveaux récits où la justice sociale et l'humour sont des remparts aux idées de repli et de haine, où l'écologie devient synonyme de jours heureux. J'aime qu'elle prône la joie, l'optimisme et la poésie et qu'elle cite Emma Goldman : « Si je ne peux pas danser, ce n'est pas ma révolution ».

Aurélien Barrau (L'Hypothèse K - Grasset - 2023) pour sa part, qui n'hésite pas à parler d'une catastrophe civilisationnelle, d'un effondrement de la vie et une perte du sens, nous demande de réfléchir à ce qui est beau, à ce que l'on aime. Il nous questionne sur le sens de ce que l'on fait. Est-ce que l'on poursuit l'inertie systémique, l'affaiblissement du sens, de la vie sur terre ? Ou est-ce que nous privilégions la vie contre la chose en opposant au prosaïque (ce qui est normé et quantifiable) le poétique (ce qui est imprévisible, singulier, fragile ou merveilleux), soit la vie en tant que telle.

Pour finir, dans cette cacophonie où, pour citer Simon & Garfunkel : « people talking without speaking, hearing without listening », par-dessus la mêlée de ceux qui hurlent le plus fort, il nous faut d'autres voix, nous devons entendre d'autres voix pour trouver d'autres voies.

Chris, novembre 2024

Autre vecteur pour développer son **esprit critique** avec humour et une pertinence folle : <https://www.instagram.com/lesprit.critique/>